

Même les gens qu'on connaît le mieux  
sont capables du pire

DELPHINE BERTHOLON

# Dahlia

ROMAN



Flammarion

DELPHINE BERTHOLON

# Dahlia

Début des années 1990, dans le sud de la France. Lettie, quatorze ans, vit avec sa mère dans un mobile home et brûle secrètement d'être quelqu'un d'autre. Quand survient Dahlia, une fille un peu étrange, une ardente amitié se noue entre ces adolescentes que tout semble opposer. Dahlia a deux jeunes frères, des parents généreux, et Lettie voit dans le père de son amie l'homme idéal, celui qui lui a toujours manqué. Chacune envie l'autre ; qui sa tranquillité, qui sa famille joyeuse.

Mais le jour où Dahlia lui confie un secret inavouable, Lettie ne parvient pas à le garder. La famille de son amie vole en éclats. Au milieu du chaos, le doute : et si Dahlia avait menti ?

Delphine Bertholon explore le lien ambigu entre adolescence et vérité, et les frontières floues qui nous séparent du passé.

Flammarion

Dahlia

DU MÊME AUTEUR

- Cabine commune*, J.C Lattès, 2007 ; J'ai Lu, 2010.  
*Twist*, J.C Lattès, 2008 ; J'ai Lu, 2010.  
*L'Effet Larsen*, J.C Lattès, 2010 ; J'ai Lu, 2012.  
*Grâce*, J.C Lattès, 2012 ; Le Livre de poche, 2013.  
*Le Soleil à mes pieds*, J.C Lattès, 2013 ; Le Livre de poche,  
2014.  
*Les Corps inutiles*, J.C Lattès, 2015 ; Le Livre de poche,  
2016.  
*Cœur-Naufrage*, J.C Lattès, 2017 ; Le Livre de poche,  
2019.

Delphine Bertholon

# Dahlia

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2021.  
ISBN : 978-2-0802-5070-4

« C'est le mécanisme de tout  
ça qui m'intéresse, Maria. Ça  
m'intéresse de voir comment ton  
esprit fonctionne. »

Joan Didion,  
*Maria avec et sans rien*





ÉTINCELLE



La première fois que je m'aperçus de l'existence de Dahlia, c'était au début de mon année de troisième, au retour des vacances de la Toussaint. Je venais d'avoir quatorze ans le 2 novembre. Je suis née le jour des Morts et c'était l'une des choses que ma mère aimait répéter, par jeu ; devenue adulte, je le répète à mon tour. J'ai fini par aimer, je crois, cette façon d'oxymore, comme si cela me donnait une touche d'originalité. Dahlia était dans ma classe depuis la rentrée, mais je ne l'avais pas remarquée jusqu'alors. Elle était encore ce que je fus longtemps : une invisible.

Mes deux premières années de collège, j'avais été une enfant sage, lisse et discrète, qui gardait ses amitiés d'école primaire. Je ne me mêlais guère aux autres élèves, ces nouveaux que je ne connaissais pas, plus citadins, plus branchés, qui me semblaient tous tellement plus vieux, plus mûrs, plus tout en fait, alors que nous avions sensiblement le même âge.

Mais cet été-là, une métamorphose s'était opérée – l'été 1989, qui avait séparé la cinquième de la quatrième. J'avais quitté la cinquième en petite fille modèle, obéissante et plate ; j'intégrai la quatrième en jeune fille dérangée, méchante malgré moi, répudiant sans pitié mes copines de toujours (les abandonnant, me retournant contre elles, les oblitérant, et j'ai encore honte aujourd'hui de simplement l'évoquer) pour frayer avec cette bande que j'avais tant crainte – elles étaient belles, avaient des fesses, des nichons, une grande gueule, des Tampax dans leur sac. Elles avaient pour certaines de bonnes notes, d'autres étaient des cancre, mais la synergie ne s'opérait pas au niveau scolaire ; elle s'incarnait ailleurs, dans cette apparente liberté, les teintures capillaires intrépides, les tenues racoleuses, les cuites secrètes, le regard des garçons, les clopes, la masturbation dont elles parlaient avec un sans-gêne époustouflant – qui m'époustoufle toujours, trente ans plus tard. Si je crois comprendre pourquoi j'avais voulu me rapprocher d'elles, je ne sais pas vraiment comment j'y étais parvenue. Mon corps avait changé, c'est vrai, mais j'étais toujours attifée de la même manière absurde, mélange de fripes et de supermarché. Quelque chose dans mon regard, mon attitude, s'était modifié, sans que j'en sois tout à fait consciente. Ce fut un glissement progressif, de moi à elles, puis d'elles à moi, comme un apprivoisement, imperceptible au début, puis soudain radical : un beau jour, je me retrouvai avec la

« bande », à descendre le bar parental dans la villa d'Aydée, à échanger mes fringues avec Marie, à essayer le chapeau de cow-boy dont Lydia ne se séparait jamais. J'étais « fifille à sa maman » et soudain, j'étais devenue « populaire ». Pour les garçons du collège, je faisais maintenant partie de la constellation, mais entrer dans le cercle des étoiles avait rendu ma vie très compliquée et cela explique peut-être en partie ma découverte de Dahlia – même tardive.

Ma mère m'avait déposée tôt ce matin-là, le jour de la rentrée des vacances de la Toussaint, avant d'aller au travail. Le TER était en grève et elle embauchait à sept heures. Elle était – est toujours – infirmière à domicile.

— Je suis désolée, minette. Le père Delabre, tu le connais. Avec lui, c'est maintenant ou tout de suite.

Je haussai les épaules d'un air entendu, mi-compatissant, mi-moqueur.

— Le Délabré...

Elle sourit, mais il y avait dans ce sourire une pointe de reproche. Je m'extirpai de l'habitacle de la voiture minuscule. Elle lança :

— Tu sais, hein ?

— Je sais, acquiesçai-je avant de claquer la portière, de sentir le froid cercler mes chevilles nues, comme des fers.

Tu sais ?/Je sais. C'était un truc entre nous, un rituel pour dire « je t'aime » sans le dire. Ma mère et moi étions, comme notre voiture, deux choses minuscules dans un monde à notre image. Même pour les mots, nous étions du genre anorexique. Sauf, bien sûr, quand elle était grise. De ce point de vue, je lui ressemble beaucoup : de taiseuse à fontaine, si le vin coule à flots. Une histoire de lâcher-prise, j'imagine.

L'odeur des pins était forte, mêlée à celle de l'asphalte mouillé, sève, fleurs et métal. Il faisait encore nuit. Les grilles du collège étaient closes, la lune ronde dans un ciel noir, vertigineux, abysse inversé. Je m'assis sur un haut muret, balançai mes jambes dans le vide. Mes baskets blanches semblaient phosphorescentes dans l'obscurité. Je suivais le mouvement de mes pieds comme s'il s'était agi de rayons laser, hypnotisée, somnolente. Elle me surprit, noir sur noir, surgie de nulle part, recrachée par la nuit devant mes baskets.

— Salut.

*Jump scare* – je manquai choir de mon muret. Je levai les yeux et la distinguai enfin, silhouette fine et sombre, façon Giacometti. J'avalai ma salive.

— Salut.

Elle dansait d'un pied sur l'autre. Elle avait froid, ou était mal à l'aise, ou les deux. J'eus l'impression que l'odeur des pins se faisait plus forte, résinant

mes narines, que l'âcreté de l'asphalte s'encavait dans ma gorge. Elle ouvrit de nouveau la bouche :

— Je peux m'asseoir ?

Je hochai la tête et, dans le mouvement, revis la leur pâle de mes baskets blanches. Je les avais extirpées de haute lutte à l'économie maternelle, des Reebok montantes. J'en rêvais depuis des années – les baskets des danseuses, des starlettes de clips. À quatorze ans, je possédais enfin quelque chose que j'avais réellement désiré. Elle dut remarquer mon manège, car elle déclara :

— Elles sont cool, tes chaussures.

Cette phrase me mit en rage (*Putain, avais-je pensé, ce ne sont pas des « chaussures », d'où tu sors, merde, sérieux ?*) tout en me plongeant dans un profond ravissement. Et puis, elle sentait bon, cette fille. Elle sentait – je cherchai un moment, finis par trouver – la tarte tropézienne. Crème, brioche, fleur d'oranger. Elle n'avait pas du tout l'odeur de son physique, sans fantaisie ni gourmandise. Elle se hissa à côté de moi dans un bruissement d'étoffe. Tels deux oiseaux perchés (ara/corbeau – ou, plus vraisemblablement, mésange/moineau), nous regardions en silence la grille du collège qui s'ouvrirait bientôt, avalerait les gosses, les cris, les espoirs et les chagrins. La fille balançait elle aussi ses pieds dans le vide, chaussés de croquenots noirs, style Doc Martens mais sans marque, sûrement même pas en cuir. J'eus brusquement honte, comme si après avoir répudié

mes amies d'enfance (Melody, surtout), j'étais en plus devenue une sale bourge.

Nous vîmes arriver les dames de service. Elles semblaient étrangement différentes sans leurs uniformes et leurs charlottes en papier ; plus humaines, en fait. *Les dames de service sont donc celles qui arrivent en premier*, avais-je songé, et cette pensée avait enkysté ma honte. Invisibles, elles aussi.

— Tu t'appelles Lettie, c'est ça ?

Je hochai la tête.

— Laetitia... Mais tout le monde dit Lettie. Sauf ma mère.

— Elle dit quoi, ta mère ?

— Minette.

— C'est mignon.

— Ouais, je suppose. Si on veut.

Le silence retomba. Je ne connaissais pas, moi, son prénom. Des semaines dans la même classe, mais je n'en avais pas la moindre idée. En fixant de nouveau la grille qui, peu à peu, s'illuminait d'aurore, je songeais qu'elle avait une tête à s'appeler Samia. Ou Bianca. Ou Izabel. Elle avait le teint mat, olivâtre, d'un Sud plus au sud que le nôtre, mais je n'aurais su déterminer lequel. L'ironie voulait qu'en réalité, comme je l'appris plus tard, elle débarquait du Havre.

— Dahlia, déclara-t-elle.

— Quoi ?

— Dahlia. C'est mon nom.



Elle sauta du muret : la grille venait de s'ouvrir. Sans un mot de plus, sans se retourner, elle marcha jusqu'à l'entrée. Elle salua le gardien, première à pénétrer l'enceinte de ce pauvre royaume. Au loin, les autres arrivaient par grappes, déversés par les cars.



J'ai commencé à écrire après avoir vu la flèche de Notre-Dame s'effondrer dans les flammes. Je ne suis pas certaine du lien entre cette histoire et l'incendie, mais il y en a forcément un. Peut-être est-ce simplement la notion de *chute*. De destruction. Quoi qu'il en soit, le récit que j'avais dans le ventre, lové depuis l'adolescence quelque part dans les entrailles, est ressorti là, devant la télévision. Le soir du 15 avril 2019, ma mère, elle aussi derrière son écran à l'autre bout du pays, m'avait téléphoné. Il y avait dans sa voix tremblante, troublée, un mélange de détresse et d'excitation.

— C'est fou, complètement fou ! On dirait du cinéma, sauf que c'est la vérité. Ça me fait presque comme le 11 septembre, tu vois ? Enfin, non, quand même pas. Mais tu vois, quoi. Le côté, je ne sais pas... Irréel ?

J'ai acquiescé en silence, l'iPhone scellé à l'oreille, oreille collante de sueur et qui, déjà, me faisait mal. J'ai cherché en vain mes écouteurs. *On dirait du*

*cinéma, sauf que.* Quelques jours plus tôt, alors que je zappais de chaîne en chaîne à la recherche d'un programme susceptible de m'aider à trouver le sommeil, j'étais tombée sur la rediffusion d'une émission consacrée à l'affaire Guzzo. Je l'avais déjà vue il y a bien longtemps : à l'époque, la production avait tenté de nous interviewer, ma mère et moi. Nous avions évidemment décliné, mais j'ai éteint la télévision comme si la télécommande venait de s'enflammer. Alors, j'ai eu envie de lui parler de Dahlia. Mais nous ne l'avions pas évoquée depuis si longtemps (« N'en parlons plus, minette. Ne parlons plus JAMAIS de tout ça, tu veux bien ? ») que les mots sont restés coincés dans ma gorge, comme les larmes derrière mes paupières. À quoi bon ?

Il n'empêche : ce même soir, j'ai allumé mon ordinateur et j'ai commencé à écrire. Mina, ma fille de trois ans, venait de partir en voyage avec son père. Nous n'avions jamais été séparées plus de quelques jours et le passé s'est engouffré par la béance qu'elle avait laissée derrière elle. Les choses se mélangeaient dans ma tête, de la même manière qu'elles s'étaient mélangées à l'époque, et la fange qui m'envahissait devait trouver un moyen de se déverser.

Nous étions derrière les buissons, Aydée, Lydia, Marie et moi. Michelle manquait, elle avait la grippe ; nous étions le Club des cinq avec un membre en moins. Aydée alluma une clope et, me soufflant la fumée au visage, entra dans le vif du sujet (j'imaginai

alors leurs conversations sans moi, leurs médisances, et mon crâne me parut rétrécir comme si mes tempes devenaient des serre-joints).

— Alors comme ça, Lettie, tu traînes avec Guzzo ?  
Je haussai les épaules.

— Elle est gentille.

Aydée renversa la tête, nuque en arrière, partit dans un fou rire certes fabriqué, mais très bien exécuté. Aydée était forte pour ce genre de choses (et quand elle m'agaçait, en mon for intérieur, c'est ainsi que je la surnommais – La Comédienne).

— Elle est... *gentille* ?!

— Je ne traîne pas avec elle. Juste, je lui parle. On n'a plus le droit de parler aux gens ?

Cette tirade me demanda un effort surhumain. Au procès, avant mon témoignage, j'avais fait une attaque de panique dans le couloir. Mais ce matin-là, dans la cour du collège, j'étais déjà une sorte d'avocate – sans bien savoir qui je défendais, de Dahlia ou de moi. Il faisait froid en cette fin novembre, mais je sentais la sueur glisser le long de mon dos sous le tee-shirt noir, le pull irlandais et le blouson en jean. J'avais envie de tout arracher, de me mettre à poil, de me rouler dans la boue. Face à ces six yeux, ces multiples bras et jambes, enchevêtrés, arachnide bigarrée, j'avais l'impression d'être en feu. Marie enchaîna :

— Tu fais bien ce que tu veux, hein, c'est la démocratie. Mais c'est pas super pour ton image, quoi. Tu sais comment les mecs l'appellent ?

Je savais, oui. *Ortie Gazoil*. Ils avaient, pour une fois, fait preuve d'imagination, avec ce jeu de mots issu de son prénom fleuri et de la sonorité particulière de son patronyme. Et si je n'avais pas saisi à quel point c'était méchant de leur part, j'aurais trouvé le surnom plutôt chouette : ça faisait héroïne de BD trash, genre *Fluide glacial*. Je hochai la tête mais, entre mes dents, je chuchotai, rageuse :

— Les mecs sont des cons.

Cette allégation provoqua chez les filles des sourires de teneurs différentes. J'aurais pu les baptiser en fleurs, elles aussi. Aydée, le lys, peau diaphane et corps de liane. Marie, la dionée, plante carnivore en forme de lèvres, mauvaise langue et bouche charnue glossée de rouge. Michelle l'absente, edelweiss, inaccessible, faussement douce, résistante. Et Lydia, coquelicot, fleur dont, gamine, je faisais des poupées, robes écarlates ceinturées d'un brin d'herbe, tête couronnée de boucles noires.

Et moi ?

Moi aussi, je me sentais ortie. Une ortie déguisée en rose blanche.

Dahlia, ce même soir, m'invita chez elle pour la première fois. En dernière heure, elle me fit passer un mot.

*Tu veux venir à la maison ? Ma mère fait des gâteaux. Mon père te ramènera.*

Je scrutai Marie, Aydée, Lydia. Elles étaient toutes penchées sur leur exercice de maths – sauf Lydia,

qui était nulle en maths, nulle en tout, qui voulait juste devenir gymnaste olympique et regardait par la fenêtre, visiblement hypnotisée par une longue chiure de mouette qui (depuis des jours) barrait la vitre de la salle 202. Elles ne faisaient pas attention à moi, alors je répondis :

*OK. On se retrouve à l'arrêt du car ?*

Lydia et Aydée rentraient à pied. Marie, comme moi, allait à la gare prendre le TER. Aucune des populaires ne prenait le car, à l'inverse de Dahlia. Je pliai en quatre le morceau de papier, fière de ma stratégie.

Ni vue ni connue.

À l'aube des années 1990, Dahlia et moi sommes dans le sud de la France. Il y fait souvent beau, mais il y a beaucoup de vent, un vent parfois si intense qu'il porte sur les nerfs, vous donne l'impression de sombrer dans la folie. Il y a la Méditerranée, plus ou moins proche. En face de chez Aydée, près de chez Lydia, un peu en retrait pour les autres, loin de chez Dahlia. Aujourd'hui, j'habite à Paris et je veux en partir ; retourner chez moi, près de ma mère. Je ressens chaque jour cette ville comme une punition mais, pour parvenir à la quitter, je cherche peut-être à me libérer de *quelque chose*, qui n'est pas seulement ma conscience (« Tu n'as rien fait de mal, minette, rien »), mais aussi de ma peur – ma peur de vivre, tout bêtement.

Je devrais sans doute décrire Dahlia, mais c'est difficile. Son visage, sa démarche, son allure sont pourtant gravés en moi avec une précision photographique. Je pourrais dire, peut-être, qu'elle ne ressemblait pas à son prénom. Dahlia était sèche et brune, toute en angles et vêtue de noir. Étrangement, je ne saurais dire si elle était jolie ou pas, je crois que je ne me suis jamais posé la question en ces termes. À l'inverse des populaires, Dahlia *était*, point final. Précisément, rien chez elle n'était en représentation. C'est ironique, avec le recul. Mais à l'époque, c'était ce que je ressentais, et cela me faisait du bien : puisqu'elle était, je pouvais être. Je pouvais cesser de jouer le rôle de quelqu'un d'autre, mettre l'étoile en veilleuse, comme la flamme d'une bougie sous un éteignoir. Avec elle, je pouvais rester fumée.

La maison des Guzzo était vétuste et bordélique. Vue de l'extérieur, elle semblait crasseuse, mais ce n'était pas le cas ; au contraire. Chez moi aussi c'était modeste, mais si minuscule qu'il fallait ranger au fur et à mesure, sinon on ne pouvait pas vivre : on se retrouvait rapidement ensevelies sous le linge sale, enterrées vivantes dans une boîte trop petite, trop pleine. J'étais d'ailleurs préposée aux tâches ménagères et presque maniaque, comme si l'ordre était un gage de stabilité. Et puis, c'était juste maman et moi. La caravane, maman et moi. Chez les Guzzo, il n'y avait pas non plus une once de poussière sur